

N'ajustez pas votre appareil

Marthe Lemery

Numéro 62, mai 1991

Le théâtre franco-ontarien dans tous ses états

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42452ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemery, M. (1991). N'ajustez pas votre appareil. *Liaison*, (62), 36–37.

N'AJUSTEZ PAS VOTRE APPAREIL

Un billet de Marthe Lemery

*Non, non, tu n'as pas de nom.
Tu n'es que ce qu'on en pense,
Non, tu n'as pas d'existence.
Non, non, tu n'as pas de nom.*

Impossible d'empêcher ce refrain d'une chanson popularisée par Pauline Julien, il y a une quinzaine d'années, de faire son maudit manège dans ma tête. Je voulais parler du rôle crucial que joue la télé dans le soutien d'une communauté théâtrale vivante et présente en Ontario français, et tout ce qui me vient, c'est ce « non, non, tu n'as pas de nom ».

Loin d'être une coïncidence étrange, le petit refrain insidieux qui me colle aux doigts en a long à dire sur le sujet. Vous les avez vus, vous, sur votre petit écran, les Robert Marinier, Anne-Marie Cadieux, Roch Castonguay, Robert Bellefeuille, évoluer semaine après semaine sur l'écran glauque de votre salon dans une dramatique imaginée par Jean Marc Dalpé... qui se déroulerait quelque part dans l'Nord... et que Sylvie Dufour aurait mise en scène? Moi, pas!

J'ai beau scruter à la loupe tous les téléhoraires, passer au peigne fin chaque centimètre carré de mon écran, les soirs de grande écoute (et les autres), nenni! Pour les gens du théâtre franco-ontarien, l'écran, c'est le néant! C'est comme si à TVOntario et à Radio-Canada Ontario, on n'avait pas encore découvert qu'il existe, ici même en Ontario, une colonie artistique aussi douée et variée que celle de Montréal, et qui pourrait faire elle aussi nos *beaux dimanches*.

Oh! il y a bien quelques miettes qu'on nous jette, ici et là, comme à des gueux qu'on n'ose pas inviter de droit au banquet médiatique. Des miettes qui sonnent creux lorsqu'elles tombent dans les ventres affamés de nos artistes. Quelques messages promotionnels dans lesquels on reconnaît la tête de nos comédiens. Quelques portraits d'artistes, incontournables de toute façon depuis qu'ils ont acquis leur droit au vedettariat, dans la province voisine. Mais pour du solide, pour une belle grande série télévisée qui mettrait plein de larmes dans nos mouchoirs et du beurre sur les épinards des acteurs et actrices pendant au moins quarante semaines d'affilée, ne serait-ce que pour un télé-théâtre diffusé aux heures de grande écoute, entièrement conçu, joué et réalisé par nos gens de théâtre, on attend encore. On attend quoi, au juste? Que les écailles tombent des yeux des responsables de la programmation à Radio-Canada et à TVOntario? Qu'ils cessent de lorgner encore et toujours du côté du Québec, et qu'ils découvrent enfin ce qu'ils ont sous la main, ici même, en Ontario français!

Ça peut paraître futile, tout ça, comme une vulgaire envie de « jouer aux petites vedettes » en passant à la *tivi*. Mais suffit de se coller le nez à l'écran pour en voir l'importance. La télévision, de nos jours, c'est le trône médiatique devant lequel il faut venir s'incliner, sous peine d'être éclipsé, rayé de la carte, volatisé aux confins des limbes de la société. C'est la règle à peine voilée du « Hors de l'écran, point de vivant! ». La télévision, plus encore que ne l'avait fait n'importe quel des médias modernes, est investie d'un formidable pouvoir de légitimation des phénomènes sociaux. C'est elle qui triture nos consciences, qui nous confesse et nous absout de nos fautes, qui départage pour nous

le bien du mal. Elle est la grande déesse du XX^e siècle, celle qui dit tout, qui sait tout, qui montre tout (c'est du moins ce qu'elle veut bien nous laisser croire, et plus d'un le croient!).

Vivre en marge de la télévision, comme notre théâtre a dû le faire jusqu'ici, c'est vivre à ses risques et périls, en dehors du credo social, en état d'excommunication populaire. C'est vivre exsangue, dans l'indifférence des villes et des villages, dans les corridors de l'oubli. C'est vivoter, un point, c'est tout.

On n'a qu'à regarder ce qui s'est passé au Québec pour mieux saisir le portrait. À l'apparition de la télé, au début des années 1950, des prophètes de malheur prédisaient le naufrage pur et simple du théâtre québécois. Quarante ans plus tard, plus personne n'oserait honnir la télévision tellement elle a apporté de l'eau au moulin du théâtre. Sous toutes ses formes, sous tous ses genres, sous tous ses masques, le théâtre québécois vit grassement de son union cathodique avec la télé. Le premier prête ses talents — dramaturges, comédiens, metteurs en scènes, scénographes — au petit écran; la seconde lui fournit en échange des cotes d'écoutes mirobolantes et amène un afflux constant de spectateurs aux guichets de théâtre. Ça se comprend. Affamé de vedettes, le public aime bien aller zieuter en chair et en os ces têtes d'affiche qui font nos soirées belles, entre 19 et 22 heures.

L'effet d'entraînement sur la fréquentation des théâtres a certes son importance, mais il faut aussi voir dans la télé une manne d'emplois pour les gens de théâtre. Devant l'exiguïté de notre marché théâtral, devant l'anémie financière de nos troupes professionnelles forcées de

restreindre le nombre de productions, devant le retrécissement du réseau de tournée, la télévision franco-ontarienne pourrait, que dis-je, devrait intervenir plus souvent pour offrir de l'emploi à nos artistes et leur permettre de vivre ici décemment de leur art. Notre colonie artistique est aussi compétente que celle de Montréal, mais parce qu'elle ne profite pas du plein-la-vue qu'offre la télé, qui le sait, qui le reconnaît à part la poignée d'individus qui fréquentent le Théâtre du Nouvel-Ontario, le Trillium, la Vieille 17, le Théâtre français de Toronto ou Vox Théâtre?

Il y a plus. La télévision constitue un outil puissant pour modeler et façonner notre vision du monde. Je me souviendrai toujours du premier télé-théâtre de Michel Tremblay que Radio-Canada avait osé inscrire à l'affiche des Beaux Dimanches, au début des années 1970. C'était **En pièces détachées** et j'entends encore les hauts cris de ma mère devant ce théâtre qu'elle disait grossier, dévergondé. Aujourd'hui, ma mère ne jure plus que par Tremblay. Elle pleure devant du Tremblay; elle est touchée au plus profond d'elle-même parce qu'elle se voit dans ces petites gens aux prises avec une vie étriquée. Passée l'onde de choc initiale, la télévision lui a permis d'appivoiser, d'affiner sa perception du théâtre de Tremblay, au point d'en avoir le goût d'y toucher de près, en salle de spectacle.

Cette proximité entre le théâtre et la vie que permet la télévision, et cette forme d'appivoisement en douce à ce que l'on est, font cruellement défaut en Ontario. Comment peut-on en effet se reconnaître, si on ne se voit jamais? D'invisible, j'ai hâte que notre théâtre passe au devant de l'écran, qu'on cesse enfin d'ajuster notre appareil dans l'espoir de s'y voir!